

lorsque nous entendîmes sonner très fort; le domestique alla voir au cabinet, et me dit que M. Sauzet était arrivé. Un moment après je fus introduit, et je lui présentai mon bout de lettre, pour entrer en matière. Vous pensez que pour écrire à un homme de cette taille, j'avais fait attention à moi. Il me fit toute sorte d'amitié; me parla de son voyage, du plaisir qu'il avait à me voir, de tout le bien qu'on lui a dit de moi, de ce qu'à son tour il dirait au ministre. Mais il ne veut pas lui parler de Lyon; il le priera seulement de me placer selon mon désir, ce qui est la même chose. Après plus d'un quart d'heure d'audience, je me retirai, et il m'accompagna jusqu'au bout de l'antichambre avec beaucoup de caresses. En me quittant, il me demanda si je serais à Lyon ces vacances, et me dit qu'il espérait que je lui ferais l'amitié d'aller le voir. Vous voyez que je suis très bien de ce côté-là; et ce sont de nouveaux remerciements à faire à M. Baboin. Tout cela me fait homme, mes chers parents; car il faut s'observer avec ces hauts personnages, et par conséquent beaucoup réfléchir à ce qu'on dira. Je crois que jusqu'à présent je n'ai pas mal réussi, car toujours on m'a mieux reçu la seconde fois que la première.

Bien des amitiés, je vous prie, à nos parents, et en particulier à cette bonne Maria dont la maladie m'afflige. Je ne sais rien de Louis. Vous avez dû voir Ozanam. Je voudrais que mon frère allât demander des nouvelles de sa gorge. C'est un excellent ami pour moi, et cette attention lui fera plaisir.

Adieu, bons parents, encore une fois, réjouissons-nous en ce jour de fête, et aimons-nous de tout notre cœur. Je me sens tout gai malgré le rhume de cerveau qui ne me quitte plus. Comment vont les jambes de ma mère?

Votre fils.